

Montesquieu et la gaieté

M'avoir invitée à venir prononcer la conférence que la Société Montesquieu a coutume d'associer à sa réunion annuelle est un geste d'amitié auquel je ne pouvais que répondre et un honneur qui m'écrase un peu. Que vous dire en effet que vous ne sachiez bien mieux que moi qui ne me suis jamais hasardée à prendre la parole sur ces textes où s'entrecroisent tant de savoirs qu'armée des précieux commentaires des spécialistes chevronnés que sont la plupart d'entre vous ?

Heureusement, la rédaction d'un petit essai sur les *Lettres persanes*¹ – unique et mince titre à ma présence ici – m'avait amenée à rencontrer la notion de gaieté par laquelle Montesquieu a choisi de caractériser son « espèce de roman », dans quelques lignes brèves mais propres à laisser supposer toute une réflexion antérieure sous-jacente. Je veux parler de la *Pensée* portant le numéro 1533 dans l'édition procurée par Louis Desgraves²:

Voiture a de la plaisanterie, et il n'a pas de gaieté. Montaigne a de la gaieté et point de plaisanterie. Rabelais et le *Roman comique* sont admirables pour la gaieté. Fontenelle n'a pas plus de gaieté que Voiture. Molière est admirable dans l'une et l'autre de ces deux qualités, et les *Lettres provinciales*, aussi. J'ose dire que les *Lettres persanes* sont riantes et ont de la gaieté, et qu'elles ont plu par là.

C'était peut-être une piste où s'engager – peu frayée, à ma connaissance : à l'exception d'une contribution de Laurent Versini aux *Mélanges* offerts à Michel Lioure³, portant sur la question connexe de l'humour de Montesquieu, aucun ouvrage ni même article ne décide de traiter de Montesquieu et de la gaieté. Marat en revanche soulignait assez longue-

1. Collection Foliothèque, Gallimard, 1999.

2. Collection Bouquins, Robert Laffont, 1991. On renverra à ce texte en indiquant le numéro de la *Pensée* citée.

3. « L'humour de Montesquieu », dans *Les Styles de l'esprit*, Clermont-Ferrand, 1997.

ment ce caractère dans l'éloge de 1785⁴. Il est notable que ce thème n'a pas retenu l'attention au premier abord : le terme n'apparaît pas dans l'index thématique de l'édition des *Pensées* de Desgraves, alors que ce texte en offre quelques occurrences significatives dont les moindres ne sont pas celles de l'important fragment 1533. « Gaieté » n'apparaît pas non plus dans l'index de *L'Esprit des lois* – qui réserve une place à « galanterie » – alors que la gaieté joue un rôle aux chapitres 5 et 6 du livre XIX, intitulés « Combien il faut être attentif à ne point changer l'esprit général d'une nation » et « Qu'il ne faut pas tout corriger ». Peut-être n'est-il donc pas inutile de s'interroger, d'une manière très large, sur ce que représente la gaieté pour Montesquieu – ébauche d'enquête propre à s'inscrire modestement dans l'intérêt que les chercheurs sur l'âge classique manifestent depuis quelque temps pour les phénomènes du rire et du comique⁵. Touchant le XVIII^e siècle, un numéro récent (32) de la revue consacrée à cette période présente l'état de la question : recherches en cours, enquêtes sur le persiflage et, surtout, le vigoureux et lumineux essai de Jean Goldzink, visant essentiellement le théâtre, *Les Lumières et l'idée du comique*⁶ – sur lequel j'ai moi-même pris appui pour quelques notes sur la gaieté au XVIII^e siècle, offertes à Michel Crouzet⁷, admirable lecteur du prélude à la *Chartreuse de Parme*, « cette bouffée d'allégresse et de non-sérieux absolu⁸ ».

J'ai donc procédé à l'inventaire, aussi large que possible sinon exhaustif, des occurrences du terme de gaieté dans un certain nombre de textes : *Pensées*, *Spicilège*, *Lettres persanes* et autres romans : *Le Temple de Gnide*, *Histoire véritable*, *Arsace et Isménie*, mais aussi *De l'esprit des lois*, *Essai sur le goût*, *Voyages*, ainsi que la *Correspondance*, pour tenter de les articuler. La récolte n'est pas très abondante mais quelques brèves analyses viennent enrichir la perspective de la *Pensée* 1533 qui élargit déjà la gaieté par rapport au seul registre du théâtre comique, représenté par Molière.

Elle a à voir avec belle ou bonne humeur, joie, bonheur, dans la mesure où elle s'apparente, sans s'identifier exactement à eux, à ces états d'âme, ces qualités de l'être – qu'on en fasse une espèce ou, inversement, le genre, comme le suggère l'*Encyclopédie* qui définit la « bonne humeur » par rapport à la joie comme « une sorte de gaieté plus douce, plus égale, plus uniforme et plus constante »⁹. Elle en serait plutôt la manifestation exté-

4. Libourne, Claude Maleville, 1883. Voir en particulier p. 64-68.

5. Voir par exemple Claude Chantalat, *À la recherche du goût classique*, Klincksieck, 1992, chap. 4, Dominique Bertrand, *Dire le rire à l'âge classique*, Aix-en-Provence, 1995.

6. Ouvrage hors collection des Presses de Fontenay, 1992.

7. À paraître.

8. Michel Crouzet, *Le Roman stendhalien. La Chartreuse de Parme*, Orléans, Paradigme, 1996, p. 10.

9. Entrée « HUMEUR, bonne », tome VIII.

rieure, le signe, l'indice, pour revêtir la forme de divers comportements, plus ou moins exubérants. Le corps peut y prendre part mais surtout l'esprit qui joue, badine, s'abandonne à toutes sortes de gesticulations, de « saillies » : principaux aspects de la gaieté ou de l'enjouement, qui conduisent à la plaisanterie. Les recoupements entre gaieté et plaisanterie ne sont pas impossibles mais c'est de cette notion de plaisanterie que Montesquieu tient à distinguer fermement ce qu'il entend par gaieté. C'est à cela que s'emploie essentiellement la *Pensée* 1533, sans nous offrir toutefois autre chose qu'une définition pour ainsi dire différentielle : tenter de faire sentir ce qu'est la gaieté par rapport à la plaisanterie, peut-être plus facile à cerner, selon qu'elles s'excluent ou qu'elles peuvent coexister chez de grands auteurs antérieurs, constituant autant de références reconnues (notons l'absence de La Fontaine). Aucune analyse mais appel à l'expérience.

Dans les *Lettres persanes*, l'évocation du bonheur des Troglodytes (Lettre 12), sous le signe de la « frugalité » et de la « nature naïve », n'appelle pas le terme de gaieté : c'est « bonheur » et « joie » qui se rencontrent. Il en est de même pour la Lettre 141 dans laquelle Rica envoie à Usbek la traduction du conte persan d'Ibrahim et Anaïs. « Quelle gaieté dans ce conte oriental sur les plaisirs de l'autre vie [...] ! », s'écriait Marat, sensible au renversement de l'ordre établi par les hommes dans une atmosphère de farce et de sensualité libertine. Or, même si la narratrice, Zuléma, est dite douée d'un « certain caractère d'esprit enjoué » qui anime parfaitement ce récit alerte et voluptueux, ce sont « joie », « bonheur », « félicité » et non « gaieté », qui désignent l'état d'âme du sérail soumis aux soins du faux Ibrahim ou celui d'Anaïs. Peut-être la gaieté, de même qu'un bonheur non réduit à la jouissance « violente », « invincible », quasi tyrannique et sans mémoire de la volupté présente voire pesante, exige-t-elle une certaine distance, quelque détachement propice à la libre reprise de soi-même ?

Quelque légèreté, voire frivolité, un rien de déséquilibre – ce qui manque certainement aux fêtes des Troglodytes vertueux, alors que la gaieté apparaît volontiers, couramment, avec la mention de fêtes : associée à la joie, à propos de la cour de Lunéville par exemple, dans une lettre à Maupertuis de 1747 : « Il y a bien de la joie et de la gaieté ici : ce sont toujours de nouvelles parties de plaisir et de nouvelles maisons de campagne à voir, de nouvelles fêtes et surtout une très bonne musique », sans parler de la « simplicité » et du « bon naturel admirables » du roi Stanislas¹⁰ ; associée

10. *Correspondance, Œuvres complètes*, Nagel, dir. André Masson, 1950-1955 (ci-après Masson), t. III, p. 1089 (fin juin 1747).

à une « indépendance entière dans le dogme », à propos du culte religieux des Grecs et des Romains, principale cause de l'air « riant » qu'avait le monde dans l'Antiquité : « La religion était douce et toujours d'accord avec la nature » et cette « grande gaieté », dite caractériser le culte antique consistait en « jeux, danses, fêtes, théâtre, tout ce qui peut émouvoir, tout ce qui fait sentir ¹¹ » : déploiement souple et sans violence des jouissances sensibles et affectives. Rires, fêtes, émois sentimentaux : la gaieté est couramment associée aux femmes en tant que simplement jeunes, belles, séduisantes, manifestant la joie de vivre et promettant le plaisir ; galanterie voire libertinage : *Le Temple de Gnide* est estimé gai par son auteur : « J'y trouve de la gaieté, écrit-il dans une lettre de 1725, et de la singularité » ; aussi n'est-il point fâché, poursuit cette lettre, qu'on le lui ait attribué ¹².

Abandon à une ivresse légère, aux antipodes de la débauche grossière : le Bacchus que Michel-Ange a « peint, écrit Montesquieu, ferme sur ses jambes », incarne admirablement la « gaieté de l'ivresse » et le « plaisir à voir couler la liqueur qu'il verse dans sa coupe », selon les termes de l'*Essai sur le goût* ¹³. Le cortège qui s'avance vers le temple de ce dieu, à la fin du chant VI du *Temple de Gnide* marie harmonieusement la joie et le désordre : « Une folie aimable mêlait ensemble les jeux, les railleries, les danses, les chansons » ¹⁴. La gaieté a à voir avec la jouissance d'un corps souple, dansant, ou, comme celui d'un petit Silène devant lequel Montesquieu s'est arrêté avec plaisir à Florence, avec celle d'un corps comblé, content :

Il a un air de gaieté et d'assoupissement. Son corps semble plein de vin. Il a un vase à la main et, de l'autre, il s'appuie sur des raisins [...]. Un libertin pourrait dire que les hommes se sont joué un mauvais tour en renonçant au paganisme ¹⁵.

Une quantité satisfaisante d'esprits animaux y est aussi pour quelque chose : c'est, paraît-il, le cas des Français, selon l'*Essai sur les causes qui peuvent affecter les esprits et les caractères* :

La vivacité de notre esprit, notre inconstance, la légèreté de notre caractère, la joie qui règne parmi nous, peuvent nous faire croire que nous sommes aussi bien pourvus d'esprits animaux qu'aucune nation du monde ¹⁶.

11. *Pensée* 1606.

12. Masson, p. 793 (5 mai 1725) ; *Correspondance, 1700-1731*, dans *Œuvres complètes*, Oxford, Voltaire Foundation (ci-après OC, t. XVIII), p. 151).

13. Masson, t. I, p. 637.

14. *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade » (ci-après Pléiade), 1949, t. I, p. 409.

15. *Voyages*, Pléiade, t. I, p. 945-946.

16. Pléiade, t. II, p. 68.

Le mouvement du sang et des esprits, convenablement accéléré par un breuvage idoine, peut rendre l'âme « capable de recevoir des impressions qui l'égaient ». C'est le grave Usbek qui le constate: s'il désapprouve l'usage du vin qui fait perdre la raison, il estime sage celui de « breuvages capables de rendre l'homme gai et de chasser le souvenir de ses peines », usage pratiqué par les Asiatiques¹⁷.

C'est le même Usbek – que sa gravité rend probablement plus attentif aux manifestations de gaieté – qui, dans la lettre suivante¹⁸, souligne la « gaieté » des Français, résultat de leur « liberté d'esprit » et d'un certain contentement observable partout: « Cet air content que je trouve ici, dit-il, dans tous les états et dans toutes les conditions »; autrement dit, d'une sorte d'équilibre entre l'âme et le monde, plus précisément, l'adoption par celle-ci, grâce à un heureux tempérament entre repos et inquiétude, ennui et désir, de « mouvements aussi doux que son repos est animé¹⁹ ». C'est le secret même du bonheur, lequel « consiste plus dans une disposition générale de l'esprit et du cœur qui s'ouvre au bonheur que la nature de l'homme peut prêter que dans la multiplicité de certains moments heureux dans la vie²⁰ ». L'espèce de gaieté que l'*Encyclopédie* appelle « bonne humeur » donne à « celui qui la possède » la capacité de « [savourer] les biens que le hasard lui présente et de ne [s'abattre] point sous le poids du chagrin dans les malheurs qu'il éprouve²¹ ». Ouverture, disponibilité joyeuse au monde, « présence déliée au concert des choses », pour citer cette belle formule que Robert Mauzi²² applique à l'âme de Montesquieu qui sait se prendre à tout, tonicité qui aide à vivre.

Chez les femmes françaises, avec qui on ne peut que se plaire, moins belles mais « plus jolies » que celles de Perse, la gaieté de leur fraîcheur séduisante tient souvent lieu d'esprit²³. Pas forcément de ce que Montesquieu appelle « l'esprit en lui-même », à savoir « le bon sens joint à la lumière. Le bon sens est la juste comparaison des choses; et la distinction des mêmes choses dans leur état positif et dans leur état négatif²⁴ » –

17. *Lettres persanes*, 31 (33), Collection Folio, Gallimard, 1973, p. 107-108. Nous donnons la numérotation selon la nouvelle édition des *Lettres persanes* (à paraître à la Voltaire Foundation), conforme à l'originale de 1721, suivie entre parenthèses de la numérotation de l'édition de 1758, reprise depuis cette date.

18. *Ibid.*, p. 109.

19. *Pensée* 69.

20. *Pensée* 1644.

21. Entrée « HUMEUR, bonne », tome VIII.

22. *L'Idée du bonheur dans la littérature et la pensée française au XVIII^e siècle*, Albin Michel (rééd.), 1994, p. 55.

23. *Pensée* 2115.

24. *Pensée* 1682.

mais l'enjouement, la finesse, aspect essentiel de la gaieté. Montesquieu écrit à M^{me} Lambert en 1728 avoir rencontré à Florence « des dames très jolies et qui ont beaucoup d'esprit²⁵ ». La « gaieté naturelle » qu'Usbek reconnaît à Rica²⁶ est associée à son « esprit vif » : sens vigilant du ridicule, don de la formule piquante, promptitude à persifler, propension à l'impertinence... Cet esprit se manifeste particulièrement dans la conversation et c'est précisément dans « l'esprit de conversation », explique Montesquieu dans la *Pensée* 1682, que consiste ce qu'un Français entend par esprit. Non que l'homme d'esprit soit un « homme qui a toujours des saillies », comme le précise bien l'*Essai sur les causes qui peuvent affecter les esprits et les caractères*, « parce que les trois quarts du temps elles sont hors de saison » ; mais « l'esprit ne consiste pas aussi à avoir toujours de la justesse parce qu'elle est aussi, souvent, hors de saison : par exemple dans les conversations enjouées, qui ne sont qu'un tissu de raisonnements faux, qui plaisent par leur fausseté même et par leur singularité ; car si l'on ne cherchait dans les conversations que le vrai, elles ne seraient point variées et n'amuseraient plus²⁷ ».

C'est en effet par l'adjectif *gai* que la *Pensée* 1682 qualifie le dialogue en quoi consistent ces joyeuses conversations – ce qui permet de préciser le sens de gaieté, comme on vient de le voir, par un mode d'expression brillant : dans ce dialogue dit gai, « tout se traite, écrit Montesquieu, d'une manière coupée, prompte et vive ». Vertus du style coupé, du saut bien connu des idées intermédiaires, aux antipodes de la harangue pédante. Mais la finesse d'un Voiture ou d'un Fontenelle ne va pas sans quelque « affectation », lit-on dans la *Pensée* 1621, et, si la *Pensée* 165 exprimait quelque réserve touchant Rabelais (« Toutes les fois que j'ai lu Rabelais, il m'a ennuyé ; je ne l'ai jamais pu goûter. Toutes les fois que je l'ai entendu citer, il m'a plu »), la *Pensée* 1114, plus proche du fragment 1533, place nettement l'auteur de *Gargantua* au-dessus de Voiture, du point de vue du « badinage », au nom de la « naïveté » : « Rabelais badine naïvement ; Voiture, finement. Aussi celui-là plaît toujours ; l'autre fatigue à la longue ». Mais revenons à la *Pensée* 1682 sur l'esprit de conversation : la gaieté du dialogue dans lequel il consiste ne se réduit pas aux qualités de l'expression ; elle tient aussi et surtout au dialogue même, indépendamment pour ainsi dire du contenu des propos : c'est en effet par une formule quasiment tautologique que Montesquieu commence à définir le dialogue

25. Masson, p. 926 (26 décembre 1728 ; OC, t. XVIII, p. 393).

26. *Lettres persanes*, 46 (48), ouvr. cité, p. 130.

27. Pléiade, t. II, p. 57.

gai : c'est d'abord celui « dans lequel chacun, sans s'écouter beaucoup, parle et répond ». L'important, c'est donc l'échange, le mouvement vers les autres, le souci de n'isoler personne, soi-même ou l'autre, dans le soliloque ou dans le mutisme. Générosité de cette ouverture et mise en jeu de soi-même dans le chassé-croisé rapide des répliques, risquant le léger vertige d'une désappropriation qui ne va pas sans plaisir.

La plaisanterie peut constituer un ingrédient de ce dialogue gai : elle est dite capable d'égayer la conversation ; mais c'est au terme de l'importante *Pensée* 1274, intitulée *De la raillerie*. Posture dangereuse que cette dernière et en laquelle dégénère facilement la plaisanterie : il importe de lui imposer des règles strictes et ce n'est pas parce qu'un certain esprit s'y manifeste aussi qu'il serait licite d'identifier plaisanterie, raillerie et gaïeté. Le « talent de tourner en ridicule », lit-on dans la *Pensée* 1262, est « si commun dans notre nation que l'on trouve plus aisément des gens qui l'ont en quelque degré, que des gens qui en soient totalement privés », et « un esprit même médiocre » ne saurait manquer une parodie. Le railleur adopte non seulement l'attitude de la dérision mais il cherche à mettre en vedette son moi au détriment des autres, il veut faire reconnaître sa supériorité, ce qui implique un certain mépris pour la victime et quelque malignité (plus que la plaisanterie, à la rigueur tolérable, la raillerie est un « discours en faveur de son esprit contre son bon naturel²⁸ »), un certain désir de domination ; aussi, loin d'être favorable au dialogue, la raillerie paralyse l'échange : « Tout homme qui raille, écrit Montesquieu, veut avoir de l'esprit ; il veut même en avoir plus que celui qu'il plaisante. La preuve en est que, si ce dernier répond, il est déconcerté ». Contrairement au « dialogue gai », elle isole, exclut, oppose et, loin de plaire, elle risque de faire du « railleur de profession un sot ou un impertinent²⁹ » ; « S'étudier à confondre les hommes par des tours mystérieux, lit-on dans l'essai de Shaftesbury traduit en 1710 sous le titre d'*Essai sur l'usage de la raillerie et de l'enjouement dans les conversations...*³⁰, et tirer avantage, ou se divertir de l'embarras où l'on les jette par ce moyen, cela est aussi contraire à la bienséance lorsqu'on ne songe qu'à plaisanter, qu'il est contraire à l'honnêteté lorsqu'on le fait très sérieusement ou dans une pleine et formelle résolution de tromper ».

Cependant, à condition d'observer certaines règles qui vont lui permettre de réintégrer le dialogue gai, la raillerie peut faire de son auteur un

28. *Pensée* 309.

29. *Pensée* 1274.

30. La Haye, N. Scheurleer, p. 8.

personnage « très aimable » ; ces règles se ramènent toutes à conjurer le dessein malin d'isoler une victime : ne « toucher, écrit Montesquieu, que certains défauts que l'on n'est pas fâché d'avoir, ou qui sont récompensés par de plus grandes vertus » ; éviter les railleries trop longues, visant régulièrement le même personnage car « on est censé mépriser un homme, de cela seul qu'on lui a donné sur tous les autres la préférence continuelle de recevoir les saillies qui viennent », « avoir pour but de faire rire celui qu'on raille, et non pas un tiers », enfin surtout « répandre la raillerie également sur tout le monde », donc y compris sur soi-même, « pour faire sentir qu'elle n'est que l'effet de la gaieté où nous sommes, et non d'un dessein formé d'attaquer quelqu'un en particulier³¹ ». Au dire de D'Alembert³², Montesquieu qui « était dans le commerce d'une douceur et d'une gaieté toujours égales », pratiquait à la perfection cette conversation légère, agréable, coupée « comme son style », pleine de sel et de saillies, sans amertume et sans satire.

L'esprit de cette raillerie n'est pas incompatible avec la sociabilité qui entretient, elle, de solides liens de causalité réciproque avec la gaieté : c'est du « peu de commerce qu'il y a entre eux » que les Asiatiques tiennent leur « gravité », constate Usbek dans la Lettre 32 (34)³³. Gaieté comme résultat de la sociabilité et, inversement, si on est comme Rica doué d'une « gaieté naturelle », on « recherche tout le monde³⁴ » et tout le monde vous recherche : gaieté comme ferment de sociabilité, voire agent d'unité nationale dans le cas de la monarchie française, selon le chapitre 5 bien connu du livre XIX de *L'Esprit des lois*. On sait que le terme de *gaie* qui apparaît à la fin pour caractériser la nation en question, opposé à *pédant*, vient en quelque sorte résumer tous les caractères précédemment énumérés : « humeur sociable », « ouverture de cœur », « joie dans la vie », « goût, facilité à communiquer ses pensées », vivacité, enjouement, quelque imprudence et indiscretion, tout cela accompagné de courage, générosité, franchise, sans oublier « un certain point d'honneur ». Heureux équilibre entre vivacité pétulante, « capable d'offenser », et « politesse », sens des égards dus aux autres, ménagé par « notre peu de malice » et le goût invincible du commerce du monde, surtout des femmes³⁵. Cette nation qui « n'aime rien tant que sa gaieté³⁶ » peut en donner facilement une vision caricatu-

31. *Pensée* 1274.

32. Voir l'*Éloge de Montesquieu* en tête du volume V de l'*Encyclopédie*, p. XVI.

33. *Lettres persanes*, ouvr. cité, p. 109.

34. *Ibid.*, 46 (48), p. 130.

35. *De l'esprit des lois*, livre XIX, chap. 5 et 6, Pléiade, t. II, p. 558-559.

36. *Ibid.*, IX, 7, p. 375.

rale ; Rica s’amuse à souligner l’exigence universelle du badinage : indispensable pour « plaire aux femmes » et donc, « naturellement fait pour les toilettes », il « semble être parvenu à former le caractère général de la nation : on badine au Conseil ; à la tête d’une armée ; avec un ambassadeur³⁷ ». L’homme hypersociable, mort d’épuisement, de la Lettre 85 (87) était capable d’une conversation des plus « amusantes », si l’on en croit son épitaphe : « il avait un fonds tout fait de trois cent soixante-cinq contes ; il possédait d’ailleurs depuis son jeune âge cent dix-huit apophtegmes tirés des Anciens qu’il employait dans les occasions brillantes³⁸ ». Le besoin de se divertir, ou plutôt de le paraître, car l’important est qu’il n’y ait pas « aujourd’hui dans Paris une partie plus gaie » que celle à laquelle a pris part le malheureux Rica, devient une obligation exténuante : vigoureusement secoué par une femme qui s’écrie : « Hé bien, ne sommes-nous pas de bonne humeur ? », oui, répond Rica en bâillant, « je crois que je crèverai à force de rire³⁹ ».

C’est au contraire sans se forcer que Montesquieu a passé huit jours « très agréables » à Pont-Chartrain, comme il l’écrit un an avant sa mort au chevalier d’Aydie⁴⁰. Le maître de la maison, Maurepas, y est pour quelque chose : il a, écrit Montesquieu, « une gaieté et une fécondité qui n’a point de pareille. Il voit tout, il lit tout, il rit de tout, il est content de tout, il s’occupe de tout ». La gaieté comme trait principal du caractère d’un homme en qui Montesquieu voit un modèle : « C’est l’homme du monde que j’envie davantage ; c’est un caractère unique » ; elle revêt ici des aspects très riches : ouverture au monde et aux autres, comme on l’a déjà noté, infinie disponibilité à tout ce qu’offre la vie, aptitude à l’universel qui n’est pas dispersion mais diffusion généreuse, expansion enrichissante et active donc féconde, et tout cela dans un rire qui, comme celui de la raillerie licite et agréable, loin de procéder d’une intention satirique maligne, est l’effet de cette relation heureuse au monde. Le gai Maurepas rit de tout, donc aussi de lui-même, sans adopter de position supérieure, animé moins d’agressivité satirique que d’une infinie bienveillance, proche de celle de l’humour que S.B. Taylor a décelé chez Voltaire sous le nom de gaieté :

37. *Lettres persanes*, 61 (63), ouvr. cité, p. 163.

38. *Ibid.*, p. 212.

39. *Ibid.*, 107 (110), p. 251-252.

40. Masson, p. 1498 (12 mars 1754).

Sœur de la liberté,
Jamais aigre dans la satire,
Toujours vive dans les bons mots,
Se moquant quelquefois des sots
Et très souvent, mais à propos
Permettant au sage de rire⁴¹.

La gaieté de ce sage trouve sa profondeur dans une légèreté qui consiste à n'être pas dupe du sérieux et du raisonnable dont elle a mesuré la relativité. Elle refuse les gravités pesantes et les crispations sur d'illusoires absolus. Elle a le sens de la contingence et de l'arbitraire; elle sait apprécier à leur juste valeur la mascarade des «vacations farcesques» dont se riait Montaigne tout en jouant son rôle dûment, ainsi que le «fondement mystique» de l'autorité des lois dont Pascal emprunte le dévoilement ironique à l'auteur des *Essais*, lorsqu'il s'agit de précipiter le libertin au fin fond de la panique; toute la magie des «forces fictives», du crédit, de la croyance, sur laquelle reposent les rituels sociaux. Elle tient de l'inventeur du «pantagruélisme» la note stoïcienne du «mépris des choses fortuites». Elle ne s'étonne, ne s'afflige ni ne se plaint, tel le héros de l'*Histoire véritable*, plus philosophe qu'il n'y paraît, dont la «gaieté ordinaire⁴²» a résisté à l'annonce de transmigrations peu enviables et se maintient imperturbablement, tout au long de leur interminable récit; carnaval de métamorphoses où s'éprouve aussi quelque griserie au vertige de la perte de soi dans l'infini chatolement des apparences et du devenir.

Alacrité dansante qui est moins désengagement que souverain dégagement, apprentissage d'un regard lucide et libre, qui ne cherche pas à échapper au monde: Maurepas s'occupe de tout, comme plus tard Voltaire. Nul doute que Montesquieu n'ait vu dans cette gaieté une valeur, sur les plans littéraire, socio-politique, humain. Il n'aurait pu qu'être satisfait de se voir rangé par Stendhal avec Marot, Montaigne, Rabelais, parmi ceux qui sont faits pour plaire à la race des Gaëls: celui que Stendhal appelle ainsi est «gai, brave, moqueur, insouciant de l'avenir⁴³». Comment ne pas regretter que Montesquieu n'ait pas développé les remarques éparses sur ce précieux trait de caractère et de style, que j'ai tenté d'articuler et dont certaines laissent supposer toute une réflexion plus ample, peut-être tributaire de Shaftesbury ou d'Addison: «Les

41. «Voltaire's humor», *Studies on Voltaire and the eighteenth century*, n° 179 (1979), p. 101-116.

42. Pléiade, p. 419.

43. «Mémoires d'un touriste», *Œuvres complètes*, Cercle du bibliophile, s.d., t. XV, p. 179.

Français ont tort de confondre ce que les Anglais appellent wit, humour sense, understanding⁴⁴ ». D'autres lecteurs, je l'espère, pourront tenter de faire parler ces silences et d'explicitier ces ellipses, avec plus de bonheur que je n'ai pu le faire aujourd'hui.

Annie BECQ
Université de Caen

44. *Pensée* 685.